

Une pratique du débat à l'école primaire

Marie SERPEREAU

Le dispositif

C'est le samedi du débat. Dans la salle polyvalente de l'école, du côté des grands pour cette école à deux ailes, les chaises sont disposées en deux cercles concentriques. Le cercle intérieur est réservé aux enfants qui se sont inscrits comme participants au débat quelques jours auparavant. Le second cercle, le cercle extérieur attend les auditeurs, qui eux aussi se sont inscrits sur la liste en s'engageant à ne faire qu'écouter les débatteurs. La règle est stricte et le dispositif va aider à la respecter. Chaque cercle ne comporte que quinze chaises. Au centre de ces deux cercles : un ampli, un micro et un magnétophone. Le magnétophone parce que tous les débats sont enregistrés afin que les enseignants, qui ne peuvent matériellement pas être présents lors de ces débats, les élèves qui auraient voulu s'y inscrire mais ne l'ont pas pu soit faute de places, soit parce que leur classe ce samedi-là participait à une activité extraordinaire (tournois sportifs, rencontres culturelles, ou autres), les élèves journalistes qui s'engagent à donner un aperçu du débat dans le journal mensuel de l'école,... tous puissent entendre l'enregistrement... Ampli et micro, pour que chacun entende bien mais aussi - surtout - pour que personne ne puisse matériellement parler en même temps qu'un autre, pour assurer le temps de la parole à chacun. Le micro joue ici le rôle d'un bâton de parole. Je serai garante, moi, l'adulte responsable du dispositif, de la circulation de la parole et donc de la circulation du micro. Les thèmes abordés lors de ces débats mensuels sont pour la plupart proposés par les enfants. Une liste est élaborée en passant de classe en classe, puis les CM2 choisissent parmi ces thèmes ceux qui les intéressent le plus afin de les faire exister avant leur départ de l'école. Parfois c'est l'équipe du journal qui propose, soit un thème plus urgent lié à une actualité, soit pour relancer l'année scolaire si la liste n'a pas été renouvelée.

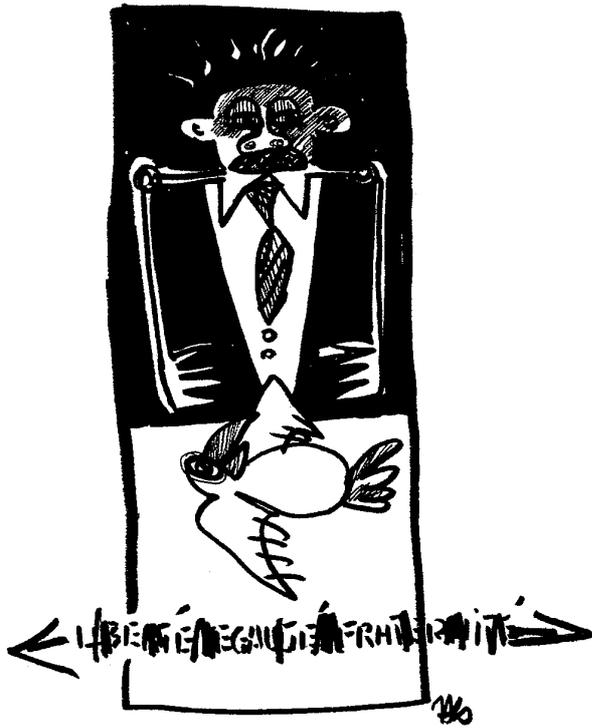
À 10 h 30, les participants pénètrent dans la salle et s'installent dans le premier cercle. Puis les auditeurs

entrent à leur tour pour occuper les chaises extérieures. Je branche le micro. Je rappelle le thème du jour et le dispositif : trois quarts d'heure pour le débat pendant lequel seuls les participants ont le droit de parler. Je rappelle que tous se sont engagés à parler et qu'avant de clore le débat je veillerai à ce que tous aient pris la parole au moins une fois. Je rappelle le principe de base de nos débats : on s'arrange pour ne pas se répéter mais pour toujours faire avancer les idées à partir de ce que l'on pense et de ce que l'on a entendu. Je rappelle qu'à 11 h 15 les débatteurs quitteront la salle, et que les auditeurs prendront leur place pendant un quart d'heure pour aider les journalistes à faire leur article en donnant leur point de vue sur le débat auquel ils viennent d'assister. Alors, je donne le micro à qui le veut...

Analyse

Pourquoi avoir mis en place un tel dispositif ?

C'est une idée qui m'est venue dès mon entrée dans l'école et ma prise en fonction du poste spécifique ZEP, tout nouvellement créé. Je pense qu'elle se trouvait pouvoir répondre à un certain nombre de besoins que je ressentais ou imaginais sur cette école. Il y avait à la fois une part d'analyse et très certainement une part d'*a priori* non négligeable. J'appelle *analyse* l'attitude qui consiste à relever un certain nombre de faits concrets dans un lieu, de les mettre en relation et de tenter de les expliquer en les rapportant à l'ensemble, en les éclairant avec des outils théoriques forgés dans d'autres lieux et susceptibles de pouvoir s'appliquer à ce lieu-ci. J'appelle *a priori* l'attitude qui consiste à porter un jugement théorique sur un lieu sans s'appuyer sur des exemples précis empruntés à ce lieu-ci-ci en supposant que comme ailleurs ce lieu va les révéler à l'usage. Je perçois bien ce que cette posture n'est fondée que sur une hypothèse, mais je reste persuadée que d'une certaine manière elle permet d'anticiper l'action et qu'à la condition d'une



extrême vigilance à ce qui se passe, elle n'est finalement pas dangereuse si l'analyse des pratiques engagées se fait à la lueur des situations concrètes du terrain. Le fait est que, pour envisager une action et un projet, *analyse et a priori* se conjuguent bien souvent. S'y conjuguent aussi nos postures philosophiques et nos partis pris...

En ce qui concerne ce projet d'instituer un débat mensuel à l'école il correspondait à plusieurs idées, liées au thème de ce numéro de Dialogue :

- Les bagarres sont des bagarres de pouvoir qui visent à annihiler (nier) l'autre ou à le dominer (il en est de même que la soumission rapide au caïd).

- Les gamins portent et reproduisent des conflits qui ne sont pas les leurs. Ils n'ont pas à assumer les rapports sociaux de leurs parents. Le Kabyle contre l'Algérois, l'Algérien contre le Marocain ou le Tunisien, l'enfant de pauvre français contre l'enfant d'immigré... car s'ils s'y identifient, les rapports se figent et l'on a plus aucun espoir, aucune chance, de changement possible. Si l'on accepte ce genre de ghetto, clans, ségrégation à l'intérieur de l'école, pourquoi se battre pour que les inégalités dans les savoirs disparaissent ?

- Faire le pari de l'intelligence (derrière un corps qui cogne, il y a un cerveau qui peut penser, qui pense). Le respect de l'autre n'est plus alors une intimidation physique, il n'est plus synonyme d'une soumission il devient : je le respecte parce qu'il est capable de penser autre chose que ce que je pense, il est capable de changer d'avis lors d'une discussion, de m'entendre ou de me faire changer d'avis, je le respecte parce que moi aussi je suis respectable et respecté... Pari et enjeu éducatif : contre le réflexe du coup de poing, faire advenir la pensée réfléchie de l'humain.

- Prendre en compte la personne, l'individu et lui donner la possibilité de dire ce qu'il pense en son nom propre. Il s'agissait de rompre avec des systèmes de délégation (qui ne sont qu'une certaine forme de pouvoir/soumission) pour inciter chacun à penser. On ne vient pas dire au débat ce que la classe

pense, même si on peut se servir des discussions qui ont eu lieu en classe sur le sujet, on vient porter sa parole propre et écouter des paroles qui engagent des sujets qui sont en train de penser.

Quelques aspects dans les choix conscients mis en œuvre par le dispositif

Dans les initiatives que nous avons, certains de nos gestes revêtent une importance symbolique toute particulière. C'est pourquoi je vais tenter d'en analyser quelques-uns ici.

• Du côté des grands

Il n'est pas anodin que la salle choisie pour cette situation soit placée dans l'aile du cycle 3. Pour les petits, venir au débat était à la fois intimidant et, parce que c'était intimidant, une véritable promotion. Pour moi c'était leur signifier que la discussion, la prise de parole, la pensée étaient des affaires de grands et qu'ils étaient invités à grandir. C'était aussi leur dire que la pensée d'un élève jeune a autant de valeur que celle d'un grand et qu'elle mérite de traverser la cour. Pour les plus âgés de l'école, c'était à l'inverse accueillir les plus jeunes sur leur terrain pour y jouer un rôle d'aîné. Les grands qui auraient pu être ceux qui font peur dans l'école devenaient ainsi des protecteurs potentiels, initiateurs de comportements d'écoute attentive chez eux.

• Chaque cercle ne comporte que quinze chaises

En dehors du fait que la parole ne peut circuler réellement et la pensée commune s'élaborer que dans un groupe relativement restreint, ce nombre très limité pour une école de deux cents élèves, avait été déterminé pour plusieurs raisons :

- que les inscriptions soient motivées : si on veut pouvoir participer, il faut s'inscrire dans les premiers, donc être vigilant sur l'affichage et être capable au moment de l'inscription de nommer le thème du débat. Je voulais éviter ainsi des participations que je craignais au début un peu trop dilettantes du type «*pendant qu'on est là on n'est pas en cours*» et pensais m'assurer ainsi d'un minimum de réflexion avant l'inscription.

- que des négociations aient lieu pour les dernières places restantes : «*j'irais bien, mais je ne veux pas parler, et il n'y a plus que des places de participants*» qui se résolvait soit en échangeant avec un copain ou une copine qui en fait voulait bien parler, lui, soit en se laissant convaincre par les copains ou copines que «*c'est sûr tu vas trouver quelque chose à dire !*»

- qu'une certaine frustration naisse parmi ceux qui n'avaient pu prendre place dans le cercle intérieur, afin qu'ils désirent s'inscrire la fois suivante comme débatteurs et non plus en simples spectateurs.

• Un rituel

Les participants pénètrent dans la salle et s'installent dans le premier cercle. Puis les auditeurs entrent à leur tour pour occuper les chaises extérieures. Cela constitue une sorte de rituel destiné à sacraliser la parole, donner de l'importance à ceux qui ont eu le courage de venir parler là, instaurer un certain cérémonial qui confère à toute la situation un ton de sérieux en rupture avec cette idée qu'on pourrait venir ici échapper à une heure de cours. La situation impose le calme nécessaire à la pensée... surtout après la récréation.

• L'enregistrement

Les élèves me diront plus tard qu'ils pensaient que c'était enregistré pour satisfaire la curiosité des professeurs : ils pensaient que nous voulions savoir ce qu'ils pensaient. En réalité là aussi il s'agissait de donner de l'importance aux propos, de ne pas débattre dans le vide. C'était sérieux : on en gardait trace. Et toute parole aurait la même valeur puisqu'elle serait enregistrée. D'un point de vue technique, mais on sort du symbolique, le magnétophone était un allié extrêmement précieux : «pour que ce que j'ai à dire soit audible je ne peux parler en même temps que quelqu'un, il me faut donc l'écouter jusqu'au bout». Par ailleurs l'argument d'autorité technique se substituait ici à une autorité de l'adulte qui aurait pu dans ce cas jouer à l'encontre de ce que je voulais obtenir. Ce n'est pas moi qui ordonne le silence, le silence est nécessaire dans une situation vraie de communication.

• La circulation du micro

Au début de l'expérience je veille très strictement à ce que chaque élève me remette le micro quand il a fini de parler. Ce geste lui garantit le temps de parole dont il a besoin et lui laisse le temps de formuler sa pensée. Je me porte garante, en assurant le passage du micro, d'une certaine équité dans le groupe. Les enfants savent, puisque je l'ai dit que je serai très attentive à ce que chacun parle et ils admettent en confiance que je tends le micro ici ou là. Un élève aurait pu jouer ce rôle. Cela aurait été - ou aurait risqué d'apparaître comme - un objet de pouvoir avec des enjeux de pouvoir, ce qui se trouvait en contradiction avec les objectifs de ce dispositif. Pour assurer des rapports d'égalité, il est nécessaire que l'adulte assume une position d'autorité. Par la suite, il arrivera que tel ou tel élève me sollicite du regard pour savoir s'il peut passer directement le micro à celui ou celle qu'il vient d'interpeller dans son propos, le regard suffira à l'y autoriser. Mais si les échanges de paroles peuvent s'accélérer au cours d'une séance, jamais personne ne l'a pris des mains d'un camarade. Un jour que la discussion portait sur ce que c'est qu'être un adulte, un élève de CM2 dira d'ailleurs : «être adulte, c'est pouvoir faire passer le micro, comme Marie...» comme quoi tout est signe et tout signe peut être interprété.

Les effets

Sans parler des apprentissages langagiers mesurables au temps de prise de parole, à la variété des structures grammaticales et du vocabulaire employés... il est certain que les rapports entre les élèves ont changé. Les pires ennemis se sont écoutés, les bagarres ont effectivement très fortement diminué, les discussions sont toujours envisagées comme une solution alternative aux coups, d'autant que toute l'équipe des adultes est sur ce point cohérente et que les pratiques dans les classes relaient cette philosophie.

L'intérêt pour ces débats n'a jamais faibli, et à l'initiative de nos anciens élèves une structure identique est en train de se mettre en place au collège. Nous avons laissé la parole aux premières promotions qui ont vécu ces débats. Ils sont actuellement en 4ème, pour beaucoup ils ont été rapidement élus délégués de classe, voici ce qu'ils en disent :

Nadir est maintenant en quatrième. Il a participé à presque tous les débats. Il ne se souvient plus vraiment des thèmes de discussion, à l'exception d'un qui dans son souvenir concer-

nait la violence. En revanche il se souvient bien du dispositif et de ce qui motivait ses si fréquentes inscriptions :

«Au début, on est venu pour voir, seulement pour voir et puis on a vu que c'était trop bien, et on est revenu. (...) Ce qui m'intéressait c'était d'écouter les autres. Parfois j'allais au débat à cause du sujet ou parce que je pensais que je n'étais pas d'accord avec les autres sur une question. Ce qui m'apportait le plus c'était d'écouter ce que les autres pensaient, disaient, d'entendre le point de vue des autres, parce que chacun pense un truc différent, personne n'a le même point de vue. Le plus important c'était de savoir ce que pensaient des élèves que je ne connaissais pas. (...) Moi, j'allais au débat, c'est tout. Je n'essayais pas de savoir si ça changeait quelque chose dans l'école, pour la vie de l'école. (...) En fait certains pensent autrement maintenant. Ils ont changé de point de vue sur d'autres élèves. Je me souviens qu'il y avait deux élèves qui se détestaient vraiment, et après le débat ils s'aimaient bien. Ils avaient découvert des points communs en discutant.» (...) Le débat m'a permis de connaître plein d'élèves de l'école. Je me voyais mal aller dire à quelqu'un : "Comment t'es toi ? Qu'est-ce que tu penses ? Là c'était organisé. (...) C'était bien, et parfois c'était marrant : au début certains étaient complètement en dehors du sujet (les petits surtout). On avait du mal à parler au début, c'était dur et à la fin des débats on aurait voulu s'arracher la parole. (...) Pour certains c'était aussi perçu comme de la détente on n'est pas obligé de regarder le professeur même si ça ne nous intéresse pas. Au débat on ne te dit rien. Là ce n'est plus le professeur qui parle, mais les élèves... »

Armance en 6ème maintenant ajoute : «On pouvait parler de sujets compliqués (par exemple "la famille" ou "la guerre". On apprenait les difficultés que les autres pouvaient avoir. Je pense que ça pouvait changer des choses : quand on avait dit ce qu'il faudrait faire pour que ça soit mieux, on avait un peu honte de ne pas le faire. Et puis en classe on a moins la parole, là on pouvait sortir un petit peu du sujet et y revenir.» C'est ce que pense également Sébastien, mais lui y voyait un peu le lieu d'un engagement : «Le débat faut que ça serve. Je me souviens d'un débat sur le racisme : en sortant, on pensait qu'il fallait respecter ce qu'on avait dit. Quand on a parlé des familles, c'était sans doute parce que dans les cours, il y avait des insultes sur les familles. Le débat a changé souvent les choses : on réussissait à convaincre. En fait je crois que les CM2 intervenaient surtout pour montrer l'exemple dans l'école.» ■

Liste des débats

La maltraitance - Pourquoi l'école est-elle importante ? - La Terre n'est pas une poubelle. - Il faut que la guerre cesse. - Être nouveau - La justice - La peur- Garçons et filles- Grandir, Qu'est ce que ça veut dire ? - Être et paraître : quelle image donne-t-on de soi ? - Les droits de l'enfant-Autour du livret distribué à toutes les familles par la municipalité : "Vivre bien ici ensemble"-Que veut dire être sage à l'école ?-Que signifie être courageux ? - L'intelligence - L'étranger - La famille - La différence- À quoi servent les marques ? - La liberté.